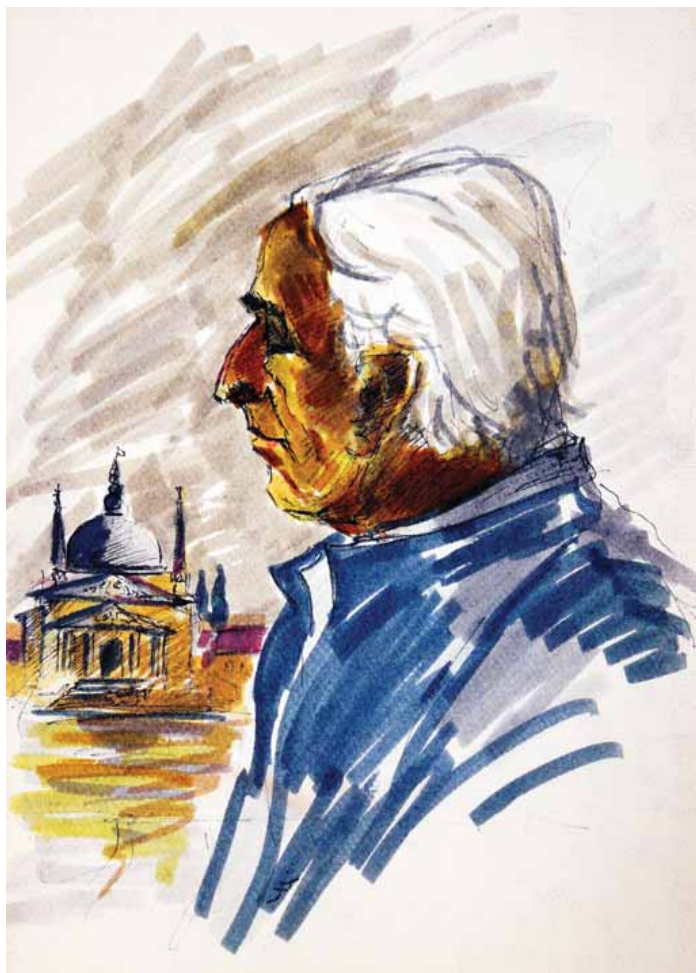


54 : CARRIERES EVITEES OU MANQUEES



Un très digne vénitien

A Bordeaux, je passai de justesse mon bachot : car, à 16 ans, j'étais plutôt nonchalant ; ce que je préférais était la voile sur le bassin d'Arcachon. J'étais un garçon qui avait trop tôt perdu son père ; il me manquait donc d'avoir eu un conseiller et une autorité. Ceci dit, malgré mes caprices et fantaisies, j'étais dévoré de curiosité dans les domaines les plus variés ; je retournais toutes les pierres de la plage pour y découvrir les trésors de la mer ; je m'étais organisé pour suivre un cours complet correspondant à l'option « histoire naturelle », en plus de l'option math, qui m'avait été fortement conseillée par mes professeurs. Lorsque j'eus mon bachot, je demandai à ma mère de m'inscrire comme pensionnaire à l'Ecole Sainte Geneviève, car j'avais véritablement peur de rater ma vie en me laissant aller. Là, je fus plongé dans les Prépas, et me mis aux mathématiques ainsi qu'à la physique avec un intérêt croissant. Finalement je rentrai à 19 ans à l'Ecole Polytechnique.

L'histoire naturelle me passionnait toujours. Un oncle très lié à mon père m'avait un peu adopté, et me déconseilla l'option « Eaux et Forêts » qui me tentait, me persuadant qu'il fallait viser plus haut : c'était un point de vue peut être raisonnable, je suivis le conseil.

J'avais assurément de bonnes capacités en mathématiques. Je sortis d'ailleurs, dans les premiers de ma promotion.

Ma première année à Polytechnique, s'était passée à Paris ; puis ce fut la guerre et, après diverses aventures, je retrouvai l'Ecole transférée à Villeurbanne, en zone libre. Pendant mon année à Paris, j'avais été remarqué par notre professeur de physique, Leprince Ringuet, qui m'avait pris sous son aile et me présenta au professeur Joliot Curie, plongé à ce moment dans les premières expériences de radioactivité artificielle (ceci dans la foulée des recherches de ses beaux-parents, les Curie, qui avaient découvert et entamé l'étude du minerai de radium). Pendant cette première année à Polytechnique j'étais aussi souvent que possible, et en tous cas tous les week-ends, occupé à rejoindre Joliot Curie qui me donnait rendez-vous à la station de métro Saint Michel ; de là nous allions rejoindre « son laboratoire », une installation sommaire dans un hangar à Ivry. Joliot Curie disposait là d'une chambre de

Wilson. Je me souviens avoir fait, pour lui, de nombreux comptages de désintégrations du minerai de radium concentré ; j'étais chargé de noter et reporter sur des feuilles quadrillées ces observations, ce qui donnait des courbes de Gauss.

Ni Joliot Curie ni moi ne prenions la moindre précaution ; nous n'avions aucune conscience du danger de la radioactivité. En métro, Joliot Curie, qui était un communiste convaincu comme son ami Painlevé au Collège de France, me parlait un peu de physique mais beaucoup aussi de ses convictions politiques. Ses discours me laissaient pantois car ils me paraissaient insensés, surtout venant d'un cerveau aussi éminent. Ma surprise était d'autant plus grande que j'avais vécu très isolé du monde avec ma mère et mes sœurs, dans une atmosphère très bourgeoise. Donc j'écoutais, et me taisais ; Joliot Curie était d'ailleurs très simple, gai et sympathique, et, s'il était politiquement marqué, il écoutait facilement les autres (Leprince Ringuet qui était son collègue et ami était par exemple un chrétien convaincu).

Après quelques semaines, Joliot Curie me tendit un dossier qu'il venait de recevoir ; il s'agissait de calculs rédigés par Bethe, physicien éminent, travaillant à Chicago ; il me dit qu'il n'y comprenait rien, et me demanda de le lire pour le lui expliquer. Hélas son opinion de moi dépassait mes capacités ! L'étude était à base de « calculs tensoriels », technique dont personne ne nous avait jamais parlé à Polytechnique. Je fus donc plongé dans une extrême confusion en avouant cela et en rendant le dossier. J'étais très vexé. Sur ces entrefaits la guerre éclata, ma vie, puis mes études à Villeurbanne (ou je tombai d'ailleurs sérieusement malade, ce qui ne m'empêcha pas de travailler pendant mes quatre ou cinq mois d'hôpital), prirent une autre direction. Je retrouvai plus tard Joliot Curie, à New York, après la guerre ; il avait retrouvé ma trace par Leprince Ringuet, et voulait me demander de suivre la construction et l'expédition vers son laboratoire d'un accélérateur Van de Graaf. Je fus très heureux de faire cela pour lui.

Quelques années après, Joliot Curie mourut d'un cancer ; son domaine de recherche l'avait fait vivre dans un environ-

nement non protégé, ce qui a sans doute accéléré sa mort. J'aurais probablement suivi le même sort si j'avais poursuivi mon travail avec lui. Mais je regrette encore la physique : c'était un domaine qui m'aurait convenu beaucoup mieux que l'industrie et les affaires, le commerce international et les finances.

Je revois encore Joliot Curie sortant de son hôtel new-yorkais, le long de Madison Avenue, là où il m'avait donné rendez-vous pour m'entretenir de son problème d'accélérateur. Je le retrouvai peu changé, avec son visage maigre, son nez tranchant et son sourire amical. Ce fut notre dernière rencontre. Je fis bien entendu expédier à Paris son appareil.

La géométrie de l'univers, la constitution de la matière, m'intéressent toujours autant ; j'avais bénéficié pendant quelques mois des meilleures circonstances, des meilleurs guides pour me lancer dans ce domaine, qui entraînait dans une période de recherches particulièrement actives et passionnantes. Je ne comprends d'ailleurs toujours pas comment, à Polytechnique, on ne nous avait jamais parlé des théories de la relativité d'Einstein, ni de mécanique quantique, ni d'ailleurs de calcul tensoriel. Mes regrets furent encore ravivés le jour où à Princeton, j'aperçus Einstein dans sa petite maison, derrière la fenêtre de son bureau.

En somme, à cette époque, j'avais déjà laissé le monde de l'histoire naturelle et les Eaux et Forêts, j'étais passé à côté de la physique, et je me trouvais entraîné dans une carrière industrielle et internationale. Ceci a eu au moins l'avantage de me faire courir le monde, vivre aux USA, en Australie, en Argentine, en visitant l'intérieur de ces pays chaque fois que j'en avais le loisir. J'eus par exemple l'occasion de longues marches féériques en Tasmanie, au milieu des forêts de fougères géantes (il s'agissait de prospecter des sites possibles de barrages en compagnie de Gérard Lebel, le merveilleux directeur de la Société Citra, filiale travaux publics du Groupe Schneider). J'explorai les côtes australiennes et la grande barrière de corail. En Amérique du sud; je parcourus la Pampa et la Cordillère des Andes jusqu'à la Terre de feu. Au Japon, je visitai d'innombrables temples et précieux jardins. Aux USA, j'avais, en début de carrière, exploré la Floride, les

Rocheuses et plus tard la Basse Californie. Je dus aussi aller au Canada que je traversai d'est en ouest. Partout dans le monde, je visitais les Jardins Botaniques les plus fameux, et, le long des côtes, j'ai fait d'innombrables plongées. Partout, grâce à mes missions, je faisais connaissance des plus belles villes du monde. Chemin faisant je continuais en amateur à suivre les avancées de la physique.

J'avais quitté le Corps des Ponts et Chaussées à mon retour des USA, n'ayant aucun goût pour l'administration ; après la création et la revente d'une petite société de mécanique, je fus recruté par le Groupe Schneider, le plus important conglomérat industriel français de l'époque. Je regrettais nos séjours à l'étranger, mais au moins, m'occupant des opérations et implantations internationales du Groupe, mes déplacements se diversifiaient encore plus. Je crois être passé dans environ quatre vingt pays. Je me dois d'évoquer mes patrons successifs et amis, dont un bon nombre étaient parmi les dirigeants du Groupe. Ils ont toujours compris mon goût pour l'aventure, et appréciaient d'ailleurs ma disponibilité, qui leur convenait. Mais il avait finalement fallu rentrer en France : l'éducation de nos enfants le demandait, et mes patrons aussi.

Je me rendis compte, assez rapidement, que le Groupe Schneider m'avait donné cette formation internationale, en vue de me confier plus tard sa direction. Je gênais évidemment quelques ambitions, mais Monsieur Schneider était en faveur de ce projet, renforcé (il était très famille) par le fait que ma femme était une de ses lointaines parentes. Ceux qui pouvaient en éprouver quelque jalousie n'imaginaient pourtant pas à quel point je n'avais ni le goût ni l'ambition de prendre la place de personne. Je ressentis le plus fort ces quelques réactions hostiles le jour où Monsieur Schneider m'autorisa à parquer ma voiture dans son boxe quand il s'absentait.

En ce qui me concerne, je n'étais pas du tout tenté par un avenir de responsabilités industrielles, je ne m'intéressais guère aux finances ; je n'osais l'avouer ni aux autres ni à moi-même. Je n'avais aucune attirance non plus pour un travail trop prenant, et tenais à garder une marge de liberté.

Je ne voulais pas me laisser embrigader, car je savais que ma conscience professionnelle me submergerait. J'avais été nommé au Conseil de Direction du Groupe Schneider, et n'en voulais pas plus. Dans un premier temps le Groupe me proposa de reprendre, au moins provisoirement, la direction de ses affaires canadiennes : je déclinai cette proposition. On me parla aussi de la présidence d'une importante société de mécanique du Groupe, à Rouen. Je ne le souhaitais pas davantage. C'est peu après que Charles Schneider mourut accidentellement ; c'était un grand honnête homme, sage et respecté. Madame Schneider devenue gérante fut aussitôt assaillie par un groupe d'ambitieux motivés par leurs seuls intérêts.

On profita d'une affaire malheureuse dans une société dont j'étais responsable pour me pousser dehors. Cela ne me fit pas plaisir, mais peu savent combien je fus soulagé en quittant un groupe dont l'ambiance ne me convenait plus du tout. Je le fis d'ailleurs moyennant des compensations honorables.

Après une période désagréable et incertaine, un des dirigeants du Groupe Lazard me proposa la présidence d'une société d'aviation ; cela ne me tentait guère. Je me refis une situation en créant une petite société de distribution de spécialités industrielles, puis ensuite en organisant l'implantation à Paris d'un grand groupe japonais : ce fut un succès, et cela me permit par surcroît de connaître le Japon dans des conditions exceptionnelles.

Je devins par ailleurs Président de la Société des Amis du Musée Cernuschi, poste bénévole, mais qui culturellement m'intéressait beaucoup.

A cette époque j'entrepris aussi la création du Parc Botanique du Prieuré d'Orchaise, bien connu maintenant, ce qui me rapprocha de mes anciennes amours botaniques.

Par ailleurs, je pus consacrer beaucoup plus de temps aux arts graphiques : peinture, dessin, gravure, et aussi céramique. J'avais toujours été très attiré par les arts. Mentionnons au passage mes collections de coquillages et papillons, qui correspondaient, de leur côté, à ma vieille et profonde attraction pour l'histoire naturelle ; je citerai enfin mes collections de céramiques anciennes et d'outils préhistoriques qui reflé-

taient mon égal intérêt pour l'histoire de l'humanité

Aujourd'hui, jetant un regard en arrière sur ma trajectoire, je constate que je n'aurais été ni forestier ni naturaliste (cependant j'ai visité beaucoup de muséums et même, après l'armistice, j'ai eu l'occasion de travailler pour un botaniste réputé de l'Université d'Alger). Je n'aurais pas non plus été zoologue bien que les problèmes liés à l'évolution - y compris celle de l'homme - me passionnent toujours autant. Je ne suis pas non plus devenu patron du Groupe Schneider, ni d'aucun autre groupe industriel. Je ne suis pas devenu un professionnel dans les arts, bien que les ayant beaucoup pratiqué. Et hélas, je ne suis pas non plus devenu physicien, ce qui me donne toujours des regrets. J'ai été emporté par trop de passions et de curiosités, je me suis sans doute trop dispersé, y compris, ces dernières années, dans les domaines littéraires ou religieux. Mais il me semble que j'ai eu de sérieuses compensations dans les secteurs qui m'attiraient le plus. Je voulais absolument, et j'ai réussi à garder ma liberté. Il faut dire que cela m'a été facilité par le fait que je n'ai jamais été dévoré d'ambition, ni du désir de gagner plus d'argent que nécessaire. J'ai eu en somme ce que je souhaitais. Du côté famille j'ai la satisfaction de constater que mes descendants ont réussi nettement au delà de la moyenne, et même, pour certains d'entre eux, brillamment. J'ai connu le monde ; j'ai eu d'excellents patrons et amis sur tous les continents, et j'ai eu la chance de bénéficier de leur considération pour ce que je faisais. J'en ai ressenti tout l'honneur.

Bien qu'aimant la musique, je ne l'ai jamais pratiqué : donc voilà au moins une vocation que je n'aurai pas manqué ! J'ai éprouvé de grandes satisfactions à rencontrer des personnages de valeur. Pour moi chaque nouveau visage, chaque nouvelle personnalité, c'était un monde à découvrir.

Il est une autre voie que je n'aurais pas suivie : celle qui m'eut fait rejoindre une communauté monastique. Nombres d'adolescents y songent à un moment ou l'autre. J'ai eu l'occasion de faire un séjour à En Calcat, monastère bénédictin, et j'avais manifesté suffisamment d'intérêt pour que le prier me convoque. Ce séjour avait correspondu à une époque de troubles sociaux, qui n'avaient pas épargné les consciences,



Cet olivier calabrais multi centenaire et tourmenté avait produit inlassablement ses nouvelles fructifications; un peu comme étaient nés mes passions successives pour la nature, la géométrie, la physique et les arts plastiques, mêlées à ma vie professionnelle et à mes voyages aventureux; et maintenant par la recherche du sens de mon existence

ni laissé les communautés indemnes. Il m'avait été demandé de rédiger une note sur ce qui m'avait choqué, sur ce que j'avais observé et pensé.

Antérieurement j'avais déjà fait l'expérience d'une medersa algérienne. Plus tard j'ai fait plusieurs visites dans des monastères bouddhistes, surtout au Japon. Mais j'aime les bénédictins.

J'ai gardé de ces expériences le sentiment qu'il est des lieux privilégiés, de fraternité et de paix. La beauté de la musique qui ponctuait les temps de prière et de silence m'ont toujours marqué. A nous qui vivons immergés dans le monde, ces communautés me sont toujours apparues comme

un support pour aller plus haut. Le son gai et entraînant de l'Angélus dans nos campagnes, les gongs et trompes tibétaines qui résonnent dans les Himalaya, le tintement grêle de la clochette que frappe, dès son arrivée, le fidèle qui veut attirer l'attention du Bouddha, m'ont toujours beaucoup ému.

Quand je quitterai la terre, je pourrai me dire, je crois, que j'ai eu beaucoup de chance ; j'ai été immensément aidé par ma femme, par son jugement et son réalisme; j'ai beaucoup de gratitude à exprimer à beaucoup de monde. J'ai naturellement été critiqué, jaloué, peut-être même détesté, mais j'ai également été soutenu et apprécié, par des personnes qui en valaient la peine.



*Mauritaniennes venues au camp à la nuit
offrir leurs marchandises*